

In memoriam

LIDIA SIMION
(1933–2012)

Le précédent volume de notre revue était le premier, depuis 1981, à ne plus porter le nom de Mme Simion comme secrétaire du comité de rédaction. Un comité dont nul membre n'a survécu jusqu'à présent. Les revues vieillissent, elles aussi. Après une vingtaine d'années remplies par ce travail auquel elle s'était dévouée, Lidia Simion, avait dû se retirer à cause de la maladie qui était en train de l'affaiblir et qui nous l'a enlevée tandis qu'elle continuait à prodiguer ses conseils aux compagnons qui avaient acquis de l'expérience avec son aide. On ne dira jamais assez combien la revue lui doit: dans un domaine vaste et complexe qu'il est difficile de maîtriser sans lacunes, son intelligence vigilante venait à l'appui des auteurs. Elle les connaissait tous et entretenait avec nombre d'entre eux des relations étroites de travail et d'amitié. Sa politesse souriante avait créé à la rédaction un espace de paisible sécurité.

Pour elle-même c'était un refuge après maintes épreuves. Sur leur souvenir elle gardait le silence, mais on savait que, pour pouvoir faire ses études à une époque où une origine bourgeoise vous fermait les portes de l'Université, il lui avait fallu travailler dans une fabrique. Plus tard, parmi les fonctionnaires de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, c'est à elle qu'on faisait appel lorsqu'on avait besoin de mener à bien un dossier, rapidement et discrètement. L'entrée à la RESEE aura constitué un véritable tournant dans sa vie et ses soins attentifs ont assuré chaque année une parution régulière pour laquelle les collaborateurs lui gardent une reconnaissance émue.

A plusieurs reprises, elle a contribué à l'activité de ses collègues par ses traductions en français ou en roumain. Ainsi, on lui doit la traduction de certains textes dans le recueil de documents *Sud-Estul European în vremea Revoluției Franceze*, édité par Alexandre Duțu en 1994, et nous avons traduit ensemble en 2008 le livre de N. Iorga, *Art et littérature des Roumains: synthèses parallèles*. Elle avait aussi traduit, pour son plaisir, Madame de Staël, *Dix années d'exil*, et elle m'avait demandé de chercher pour elle d'autres mémoires de l'époque de la Révolution parce qu'elle eût aimé les traduire.

Ce n'est qu'en son absence que nous nous rendons compte de la difficulté des tâches qu'elle nous épargnait. Mais ce qui nous manque le plus c'est de se savoir proche d'une telle qualité humaine.

Andrei Pippidi